

« Le Roi vient quand il veut » : Pierre Michon, écrire pour exister

Dans un recueil d'entretiens, l'auteur décrit son « expérience extatique » de la littérature.

Par [Patrick Kéchichian](#)

Le Monde. Publié le 20 septembre 2007 à 12h41, modifié le 21 mars 2023 à 09h27

« Le Roi vient quand il veut. Propos sur la littérature », de Pierre Michon. Albin Michel, 394 p., 22 €.

Adresser des éloges à Pierre Michon, c'est passer à côté de l'essentiel. Ce qui est grand et bouleversant dans son œuvre, c'est qu'on ne puisse jamais parler à son propos, comme pour en être quitte, de perfection, d'accomplissement. Il le dit lui-même : en littérature, le désir, pour demeurer désir, ne doit pas rencontrer son objet, encore moins prétendre le posséder, s'assouvir en lui.

Mais cette œuvre existe. Elle est vivante, solide malgré sa relative minceur - une petite douzaine de courts livres - avec un passé, un présent, un avenir. En 1984, *Vies minuscules* fut son acte inaugural. Avec ce titre, un homme de 38 ans, débarqué de nulle part, est reconnu comme un écrivain majeur. Ce n'est pas un roman. Encore moins ce qu'on nomme, dans le marketing de l'édition, un "premier roman". L'auteur ne s'est pas inscrit pour les rites de passage à la notoriété littéraire. L'enjeu est bien plus grave, vital. Existentiel, pour employer les grands mots.

Si Michon, à ses propres yeux et à son grand étonnement, se reconnaît écrivain, c'est que, d'une certaine façon, il est sauvé. Sauvé et embarqué dans une vraie galère : la littérature. Affres et jouissances. Joie fulgurante et profond désespoir. Grâce – le mot est aussi de Michon – de quelques pages arrachées au désordre sans parole des origines, puis agencées avec un art aussi souverain que tremblant, incertain... Rien de social, encore moins de moral, pourtant, dans ce salut. Simplement une ouverture, un espace accordé, concédé, où vivre et penser, où accomplir ce labeur de l'écriture, qui est aussi, aux dires de l'intéressé, une "*expérience extatique*", un "*désir de prodige*". Echappée hors du pire, "*qui est le nihilisme*".

Mais ne donnons pas dans l'imagerie douceuse. Michon n'est pas un modeste, vrai ou faux, ni un vertueux qui fait de la gloire péché. Tout simplement parce que la gloire, autant que la grâce, a directement à voir avec la littérature – notons que l'écrivain affectionne ce vocabulaire catholique et liturgique.

Pour bien entendre ce que Michon dit de l'acte d'écrire, il faut concevoir celui-ci d'une manière quasi sacrificielle où tout orgueil s'épure, subit, pour parler comme la science mystique, une purgation. D'un côté les écrivains qui plastronnent, de l'autre, par exemple, la figure du grand Charles-Albert Cingria qui habite toujours une "*chambre puante*" où il "*chante du grégorien*", pleure "*de joie et de froid*", écrit "*à l'espoir*", une chambre qui "*n'est pas un passage*" mais "*la résurrection et la vie*" (*Trois auteurs*, Verdier, 1997, p. 59).

Cette vision doit plus au romantisme et à une forme détournée de la religiosité qu'au culte de l'absence, de l'effacement, hérité de Maurice Blanchot. D'ailleurs, rien de plus charnel, de plus incarné que les livres de Michon. Première image de l'écrivain, en miroir, dans l'œuvre : ce *"gratte-papier"*, cet *"écrivain qui n'écrit pas, ce Charlot qui glorifie des idiots de village, des deuils familiaux, qui se crée une généalogie, qui en appelle à son père évanoui, qui écrit pour les morts en espérant dévotement qu'ils vont répondre..."* Cela, c'est pour *Vies minuscules*, mais vaut aussi, autrement, dans un sens élargi, pour tous les autres livres.

Rassembler en un gros volume des entretiens accordés en diverses circonstances, sur un peu moins de vingt ans, plus ou moins pertinents quant aux questions, fatalement répétitifs quant aux réponses, est une entreprise risquée. Vont-ils vraiment former, ces entretiens, au sens classique du terme, des *"Propos sur la littérature"* ? Pas d'erreur possible : ce livre en est vraiment un et répond à sa manière, avec l'index levé d'un *"magister rigolard"*, à son sous-titre. Même s'il n'est pas une œuvre – celle que ses lecteurs attendent – de Pierre Michon, il renseigne, précise, souligne, accompagne l'œuvre déjà publiée. Pas de théorie d'ensemble, mais une constante intelligence de l'art d'écrire – loin de cette *"louche étiquette de styliste qu'on veut me faire endosser"* –, de sa signification, de ses exigences, de sa nécessité. Et toujours cette question : *"Est-ce que je me suis tenu une seule seconde dans la vérité, ou bien me suis-je raconté des histoires ? Est-ce que j'ai baigné dans l'être, ou bien est-ce que j'ai fait l'écrivain ?"*

Admirable également, chez Michon, l'art de lire, qui n'est pas celui du professeur : Hugo, Balzac, Flaubert, Rimbaud, Gracq, Faulkner surtout... Tous maîtres et compagnons. Du dernier, il cite cette phrase : *"Si je n'avais pas existé, quelqu'un d'autre aurait écrit mes œuvres."* Oui, c'est bien toujours la gloire qui fait loi, et la *"voix du monde qui appelle"*.

[Patrick Kéchichian](#)